La Main Immortelle

— Enfin la Mecque de notre pèlerinage est en vue !

Wilmer Denton s'arrêta au milieu de Henley Street, cette artère du Vieux Monde qui traverse le centre de la petite ville de Stratford-on-Avon, et agita dramatiquement la main en direction d'une maison de l'autre côté de la rue. Longs, bas, ses murs adoucis par le temps, traversés par des poutres de bois massives qui forment un élément si pittoresque des maisons construites au XVI^e siècle ; avec son toit à trois pignons et son auvent pittoresque au-dessus de la porte. C'était la demeure privée la plus célèbre, la plus photographiée et la plus vénérée d'Europe : le lieu de naissance de William Shakespeare.

— Cela ne vous ravit-il pas, les gars, poursuivit Wilmer, de penser que vous vous trouvez à quelques mètres de l'endroit même où le plus grand poète de son époque, « le doux cygne d'Avon », Shakespeare à la langue mélodieuse... « la merveille des âges »... a vu le jour ?

Je dois expliquer que Wilmer est un acteur et que, parfois, ses déclarations sont susceptibles d'être nettement teintées par son art. Après avoir déroulé les périodes mesurées de son éloge funèbre, il jeta à Dick Kinnaird et moi-même un coup d'œil, comme s'il s'attendait à une salve d'applaudissements. Mais aucun de nous ne se sentit d'humeur à s'extasier à ce moment-là.

— Si vous me pardonnez d'intervenir dans vos méditations sur des sujets vulgaires et mondains, dis-je doucement, je voudrais vous rappeler qu'il est dix heures passées, que la nuit s'annonce aussi froide qu'humide, et que nous n'avons pas réussi jusqu'à présent à trouver un logement pour la nuit. Vous ne vous souvenez peut-être pas que nous avons déjà visité la plupart des hôtels de la ville et que nous avons finalement constaté – comme c'est tout à fait naturel lors des célébrations annuelles du festival – qu'ils sont pleins. C'est peut-être un endroit historique – je suis tout à fait disposé à vous croire sur parole – mais je n'apprécie pas la perspective de devoir y dormir. Je propose donc que nous allions de l'avant !

— J'appuie cela, intervint Dick Kinnaird. Demain, je serai tout à fait disposé à examiner toutes les reliques, aussi douteuses soient-elles, de l'acteur campagnard à qui, avec une foi aussi touchante que non critique, vous attribuez la paternité d'œuvres immortelles... En attendant, comme le dit le poète lui-même : « Allez, allons au lit ! » Du moins, si nous en trouvons un !

Bien que tout à fait normal à d'autres égards, Dick Kinnaird avait la conviction inébranlable que l'ensemble des œuvres habituellement attribuées à Shakespeare étaient en réalité écrites par un monsieur connu sous le nom de Lord Bacon, qui vivait à la même époque. Wilmer, de son côté, considérait une telle opinion comme la plus vile hérésie. Chacun était un partisan enflammé, et de nombreuses discussions longues et passionnées s'étaient ensuivies entre eux à ce sujet. Une fois déjà, ils s'étaient livrés à de véritables combats, et je n'avais aucune envie de voir le combat se renouveler devant le lieu de naissance du poète, avec moi comme arbitre involontaire. Je m'empressai de changer de sujet.

— Peut-être que notre chauffeur connaîtra des logements vacants, suggérai-je en désignant le patriarche qui somnolait sur le coffre du vieux véhicule que nous avions affrété à la gare.

— Bonne idée, approuva Wilmer. Consultez immédiatement l'oracle.

Le chauffeur était un vénérable vieux monsieur avec une longue barbe blanche. S'il avait été vêtu d'un drap, avec un sablier en bandoulière et une faux à la main, il aurait fait une très belle imitation du Charretier de la Mort. Malheureusement, il était un peu sourd, et ce n'est qu'à la troisième répétition de ma question qu'une lueur de compréhension apparut dans ses yeux larmoyants.

— Ben, je n'sais pas trop, m'sieur, dit-il dans son dialecte du Warwickshire. Peut-être que la vieille Martha Condell serait prête à vous loger pour la nuit.

Je sautai sur l'idée.

— Elle a une chambre libre ? demandai-je avec impatience.

— Eh bien, bien sûr, elle a une chambre. Et elle est vide, comme on dit, mais...

Il s'arrêta et secoua lentement la tête.

— Peut-être que vous feriez mieux de chercher quelque chose ailleurs, après tout.

— Pourquoi ?

Les manières de cet homme m'intriguaient.

— C'est une chambre plutôt étrange, celle de Martha Condell, répondit-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec cette chambre ? intervint Wilmer.

Le vieil homme le scruta un long moment, puis il ôta son chapeau cabossé et se gratta la tête.

— Peut-être que ce n'est pas à moi de le dire, m'sieur, répondit-il enfin. Sa maison est très vieille, avec des meubles bizarres, et... et il se passe des choses là-bas...

— Des choses ? fis-je en écho.

— Des choses étranges et effrayantes. Des curiosités, comme certains les appellent, mais qui, à mon avis, ne devraient pas rester à la surface. Le cimetière est l'endroit idéal pour ce genre de choses, c'est sûr !

Dick Kinnaird tourna vers moi un visage abasourdi.

— Que peut-il vouloir dire ? murmura-t-il.

— Je ne sais pas et je m'en fiche.

J'ouvris la porte du taxi tout en parlant et je leur fit signe de monter. La pluie tombait maintenant avec une régularité qui prouvait qu'il ne s'agissait pas d'une averse passagère d'avril, et un vent d'est maussade se levait.

— Je préfère dormir dans une véritable chambre des horreurs plutôt que de rester dehors plus longtemps par une nuit comme celle-ci. Allez-y, chauffeur !

D'un pas tranquille, le taxi commença à se frayer un chemin à travers les rues désormais désertes. En tournant vers la droite, j'aperçus les eaux de l'Avon, puis nous quittâmes la route fluviale et nous arrêtâmes quelques minutes plus tard devant une petite maison isolée se dressant presque à l'ombre de l'ancienne tour grise de la chapelle de la Guilde. En réponse à notre frappe, la porte fut ouverte par une vieille dame, petite et frêle. Wilmer, s'étant élu porte-parole, s'adressa à elle avec son sourire le plus fascinant.

Elle parut quelque peu déconcertée par sa demande de chambre et resta silencieuse un moment, comme si elle réfléchissait. Lorsqu'elle parla enfin, c'était avec l'accent calme et posé d'une femme cultivée.

— Je n'ai pas l'habitude de prendre des pensionnaires, dit-elle, mais vous pouvez rester ici si vous le souhaitez. C'est certainement une nuit très misérable.

Elle fit cette dernière observation sur un ton qui semblait impliquer qu'elle cherchait une excuse pour justifier une dérogation à sa règle habituelle.

— Peut-être vaudrait-il mieux ne pas renvoyer votre fiacre avant d'avoir vu la pièce. Cela ne vous plaira peut-être pas.

Un vague sentiment d'inquiétude m'envahit tandis qu'elle parlait. Il semblait que ses paroles avaient une signification sinistre. L'instant d'après, ce sentiment disparut. Nous n'étions pas en position d'être exigeants.

— Nous n'avons pas besoin de voir la chambre, madame, lui dis-je gaiement. Tant qu'elle a un toit et quatre murs, nous serons satisfaits.

Dès que je franchis le seuil, j'eus ma première surprise. L'extérieur de la maison semblait assez banal. Comme tant de vieilles maisons de la ville, elle avait été récemment recouverte de briques rouges ordinaires, ce qui lui donnait une apparence relativement moderne, mais l'intérieur était un joyau de beauté antique et préservée. La petite salle dans laquelle nous entrâmes était lambrissée de chêne noirci par le temps ; l'escalier raide et étroit était flanqué de balustrades sculptées de la période élisabéthaine ; tandis que la chambre dans laquelle nous fûmes finalement introduits aurait fait battre de délice le cœur d'un antiquaire. Aucune fausse note moderne ne venait heurter son charme tranquille d'antan. La cheminée voûtée en pierre était purement Tudor ; les battants de plomb conservaient encore les minuscules carreaux verdâtres du verre soufflé d'origine ; les meubles auraient rapporté une petite fortune dans une salle des ventes londonienne.

Je ne pus réprimer un cri d'étonnement tandis que j'examinais la pièce.

— Eh bien, cela devrait être l'un des lieux de spectacle de Stratford ! déclarai-je avec enthousiasme.

Une légère rougeur de plaisir apparut sur les traits pâles de notre hôtesse.

— Oui, c'est certainement une très vieille maison, dit-elle doucement. Elle appartient à notre famille depuis des générations... En fait, les Condell vivaient ici à l'époque où le grand William Shakespeare vivait au New Place, qui, comme vous vous en souvenez peut-être, était la maison qu'il a achetée en quittant Londres, en l'an 1611. Il est venu ici pour passer les dernières années de sa vie en tant que citoyen honoré et riche de sa ville natale.

Une exclamation étouffée de Wilmer me fit jeter un coup d'œil vers lui.

— Condell... Condell...

Il répétait le nom avec l'air de celui qui s'efforce de capturer un souvenir insaisissable.

— J'ai sûrement déjà entendu ce nom. Mais, bien sûr... Henry Condell et John Heminge faisaient partie de la troupe d'acteurs de Shakespeare, à qui il a légué des bagues de deuil dans son célèbre testament. Ce sont eux qui éditèrent et publièrent le premier in-folio complet de ses pièces en 1623.

— Je descends de ce même Henry Condell, dit la vieille dame avec un orgueil tout à fait excusable. Cette maison faisait partie du domaine de New Place et, avant de mourir, Shakespeare la présenta à son ancien camarade de scène. Il existait un fort lien d'affection entre les deux hommes, car Henry Condell lui-même n'était pas un mauvais poète. On dit qu'il a composé les lignes qui sont gravées sur cette boîte.

Traversant rapidement la pièce, elle sortit du buffet un petit coffret en bois et le tendit à Wilmer. À peine l'eut-il placé sous la clarté de l'unique bougie de la pièce, qu'une exclamation de surprise lui échappa. Attiré par son agitation évidente, je m'avançai à ses côtés, mais il me fit signe avec impatience et se tourna vers la femme.

— Avez-vous lu les lignes qui sont écrites ? demanda-t-il d'une voix qu'il essayait vainement de garder naturelle.

— Je ne les ai même pas vues, monsieur. Je suis née aveugle.

Aveugle ! Je regardais attentivement le visage flétri et je vis qu'elle disait effectivement la vérité. Pourtant, ses mouvements étaient si alertes et assurés que la révélation fut un choc. Je commençai à murmurer quelques mots de sympathie, mais elle y coupa court.

— J'habite ici depuis si longtemps que j'en connais chaque recoin et, comme je ne sors que très rarement, mon affliction ne gêne pas mes déplacements. La chambre vous convient-elle, messieurs ?

Nous nous empressâmes de lui assurer que cela nous convenait en tous points. Sur quoi, après nous avoir souhaité une bonne nuit de sommeil, la vieille dame partit. À peine la porte fut-elle refermée sur elle que Wilmer nous tendit le coffret avec des mains tremblantes.

— Quelle trouvaille ! Quelle chance inestimable ! Voilà une relique de Shakespeare jusqu'alors insoupçonnée... et quelle relique ! Là, lisez ça.

Tout en parlant, il désignait quelques lignes gravées sur le couvercle en caractères étranges et démodés. Je les lus lentement :

*Pause, Reader! Gaze with uncover'd Head
On these Relicks of ye Immortal Dead!
A Poet's Hande, whych, in byegone Dayes,
Gave to ye Worlde full six-and-thirtie Playes.
Also hys Pen, whych hee, lyke a magick Speare,
Did Shake o'er Mankind, drawing Smile or Teare.
By subtyl Arts preserved against Decay,
They'll lasd untyl hys Fame be pass'd away.¹*

Wilmer Denton posa une main tremblante sur mon bras.

— Tu ne comprends pas ? s'écria-t-il. Dans ce coffret repose la main de Shakespeare !

Étonné, incrédule, réalisant encore à peine l'énorme portée de ses paroles, je regardais d'un œil neuf la petite boîte oblongue. Puis j'avançai la main pour soulever le couvercle. Pendant une seconde, il résista à mes efforts, puis soudain il céda. Ce faisant, les côtés du coffret, qui étaient articulés, tombèrent, révélant une boîte intérieure en verre transparent ou en cristal. Celui-ci était rempli d'un liquide incolore et une main humaine y baignait. Apparemment, elle avait été coupée du bras à quelques centimètres au-dessus du poignet, mais la coupure en elle-même était cachée par une partie de la manche

¹ *Halte, lecteur ! découvre-toi pour regarder
Ces reliques d'un mort immortel !
La main d'un poète qui, jadis,
Donna au monde trente-six pièces.
Sa plume aussi, qui, telle une lance magique,
Secouait les hommes, dessinait des sourires ou des larmes.
Par des arts subtils préservés de la décadence,
Elles dureront jusqu'à ce que sa renommée soit passée.*

en velours rouge se terminant par un revers en lin. Entre ses doigts fins et effilés se trouvait une plume d'oie, tenue comme si elle était en train d'écrire.

Dick Kinnaird fut le premier à briser le silence stupéfait.

— C'est modelé en cire... ça doit être ça ! Aucune chair morte ne pourrait rester aussi ferme et réaliste.

Sans répondre, Wilmer se pencha et examina attentivement la sinistre relique. Puis il se redressa et secoua la tête.

— Si c'est un modèle, c'est le plus réaliste jamais réalisé, déclara-t-il avec conviction. Je peux même voir les petits poils sur le dos de la main. D'ailleurs, quel serait l'objectif de conserver une réplique en cire ? Non, non, j'ai la ferme conviction qu'il s'agit de la véritable main du poète. En tout cas, je pense que l'inscription sur le couvercle suffit à dissiper tout doute sur la paternité des pièces.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit Dick avec un froncement de sourcils obstiné. Elle ne mentionne certainement pas le nom du poète.

— Vraiment ?

Wilmer haussa les épaules.

— Relisez les lignes :

Also hys Pen, whych hee, lyke a magick Speare,

Did Shake o'er Mankind,

« Eh bien, l'allusion au nom de Shakespeare est évidente. Un tel jeu de mots était tout à fait dans l'air de son temps.

Mais Dick était loin d'être convaincu. Il prit le coffret de cristal et le plaça à hauteur de ses yeux.

— Je pense que vous prenez trop de choses pour acquis, dit-il. J'ai déjà vu des spécimens anatomiques préservés, et ils semblaient toujours blanchis, flétris et d'apparence totalement artificielle ; alors que c'est ici si parfait qu'on pourrait presque imaginer que le sang coule encore dans ses veines. Mais, qu'elle soit artificielle ou réelle, je reste fidèle à mon opinion. Je puis parier mon âme que cette main n'a jamais écrit... mon Dieu !

Il prononça les derniers mots avec un cri étouffé, son ton de grand mépris faisant place à celui d'un frisson d'horreur.

— Que s'est-il passé ? lui demandai-je.

Il reposa précipitamment le coffret sur la table et essuya son visage, devenu soudain gris-blanc.

— Elle a bougé ! murmura-t-il d'une voix rauque. Je vous jure que cette main a bougé pendant que je prononçais ces mots !

— C'est absurde, intervint Wilmer. Vous avez probablement secoué le coffret.

— Je vous dis qu'elle a bougé toute seule, persista Dick avec un frisson. Elle bouge encore ! Regardez ! Regardez !

Pendant une minute entière, nous contemplâmes en silence l'horrible fragment d'humanité. Oui, il nous semblât qu'un léger mouvement l'agita, et au début, comme Wilmer, j'attribuai cela à la perturbation du milieu conservateur dans lequel elle était immergée. Mais l'instant d'après, je sus que cela ne pouvait pas être une explication. Car les doigts qui tenaient la plume fléchissaient d'une telle manière qu'aucun courant fortuit ne pouvait l'expliquer. Les autres le virent aussi.

— Par Dieu ! Vous avez raison ! chuchota Wilmer. Elle forme des lettres... elle écrit ! Dieu miséricordieux ! La main de Shakespeare rédige un message sorti de la tombe !

Puis, tandis que nous restions fascinés par l'horreur, osant à peine croire au témoignage de nos sens, nous vîmes la chose se produire. D'un mouvement si calme et si tranquille qu'il ne faisait qu'accentuer notre effroi, la main se mit à écrire. Même si la plume ne laissait aucune marque, nous pouvions facilement reconnaître chaque lettre telle qu'elle se formait :

*If ye desire proof to seize,
Emulate the feat of Ulysses.²*

Juste ces mots, puis la main redevint immobile.

Pendant un moment, nous restâmes tendus, retenant notre souffle, attendant en vain que le message continue. Puis Wilmer se tourna vers moi.

² Si vous désirez des preuves à saisir, Imitiez l'exploit d'Ulysse.

— Avant d’aller plus loin, mieux vaut vérifier nos impressions.

Tout en parlant, il sortit son carnet de sa poche.

— Quel était le message que vous avez vu ?

Je répétais ce couplet étrange et dénué de sens, et Dick Kinnaird le confirma.

— C’était ma propre impression, mais j’ai pensé que je devais me tromper, dit Wilmer en copiant les mots dans son calepin. Nous avons dû mal lire le message, cela n’a aucun sens. Comment pouvons-nous imiter l’exploit d’Ulysse ?

Dick Kinnaird eut un rire hésitant.

— Le héros de l’Odyssée d’Homère est censé avoir accompli de nombreux exploits merveilleux au cours de ses voyages. Nous sommes dans une période assez excitante s’il faut tous les imiter. Il doit y avoir un autre sens...

— Attendez ! l’interrompis-je soudainement, alors qu’une idée me traversait l’esprit.

Comme c’est si souvent le cas quand on est perplexe, j’avais laissé mes yeux errer dans la pièce. Sans le faire consciemment, j’avais remarqué le plafond bas et mouluré, l’immense coffre en chêne sous la fenêtre, les vieilles chaises à haut dossier et la cheminée sculptée au design inhabituel et fantastique. Son ornementation consistait en une série de petites figures magnifiquement exécutées tirées de la mythologie de la Grèce antique : des nymphes gracieuses, des faunes sportifs, des satyres souriants, des héros, des dieux et des déesses ; tandis que la clé de voûte de l’arc était une énorme tête de cyclope avec un seul œil fixe au centre de son front. Au moment où mes yeux se posèrent sur lui, je sus que j’avais trouvé la clé du distique déroutant.

— L’exploit d’Ulysse ! m’écriai-je en désignant le visage repoussant du géant sculpté. Ne vous souvenez-vous pas comment, capturé par les Cyclopes, il s’échappa en crevant l’œil unique du géant Polyphème ?

En un éclair, ils comprirent. Presque avant que j’aie fini de parler, le doigt de Wilmer se posa sur le globe oculaire, le pressant de toutes ses forces. Au même instant, presque sans bruit, une partie des panneaux muraux s’avança, révélant une ouverture étroite.

— Il y a une autre pièce au-delà ! s’écria Dick en saisissant la bougie pour regarder dans la pièce secrète.

Puis il entra hardiment. Nous étions sur ses talons.

À ma grande surprise, ce n’est pas dans une petite cachette que nous entrâmes, mais dans une pièce haute, spacieuse et élégamment meublée à la manière d’une époque révolue. Des rangées d’étagères bien remplies couvraient un mur ; en dessous d’elles se trouvait un long banc portant des piles de manuscrits en désordre. Un bureau très utilisé se trouvait d’un côté, ainsi qu’une table sur laquelle était posé un grand bol en vermeil rempli de roses encore fraîches. Dans un coin, reposait une longue épée à garde en coupe. Il n’y avait aucune trace de poussière, aucune odeur de moisi qui dénoterait une pièce longtemps fermée à clé.

— Nous avons dû pénétrer dans une des maisons voisines, murmura Dick Kinnaird. Ces fleurs sont encore fraîches...

C’est alors que nous entendîmes des pas.

Au début, ils étaient si faibles qu’ils ne pouvaient être perçus que par des sens tendus à l’extrême – comme les nôtres à ce moment-là, vous pouvez en être sûrs. Lents, intermittents, avec une pause plus ou moins longue de temps en temps, ils ressemblaient aux pas de quelqu’un qui fait les cent pas, plongé dans ses pensées.

— Ils viennent de la pièce voisine... là-dedans, souffla Wilmer en pointant son doigt en direction d’une porte du côté opposé de la pièce dans laquelle nous étions entrés.

Je hochai la tête en silence et, attiré par une curiosité qui dominait ma peur, je m’avançai et écoutai. Les pas étaient maintenant plus forts et, se mêlant à eux, venait le son d’une voix basse et mesurée. J’ai entendu des acteurs célèbres avant et depuis lors, mais je n’ai jamais entendu une musique aussi fluide que celle que j’entendis alors dans cette pièce calme et mal éclairée de Stratford-on-Avon. Mon esprit comparait ces mots à un flot d’or en fusion, entrecoupé de temps en temps de l’éclat d’un joyau précieux :

*I have bedimm'd
The noontide sun, call'd forth the mutinous winds,
And 'twixt the green sea and the azur'd vault*

*Set roaring war: to the dread rattling thunder
 Have I given fire, and rived Jove's stout oak
 With his own bolt: the strong-bas'd promontory
 Have I made shake: and by the spurs plucked up
 The pine and cedar; Graves, at my command,
 Have wak'd their sleepers, oped, and let them forth
 By my so potent art. But this rough magic
 There abjure; and, when I have requir'd
 Some heavenly music (which even now I do)
 To work mine end upon their senses, that
 This airy charm is for, I'll break my staff,
 Bury it certain fathoms in the earth,
 And, deeper than did ever plummet sound,
 I'll drown my Book.³*

Alors que la voix merveilleuse s'arrêtait, un cri de Wilmer me fit me retourner. Il s'était approché des piles de manuscrits et les feuilletait avec une avidité fiévreuse.

— Regardez ça, les gars ! Voici quelque chose qui vaut cinquante fois son poids en or. Des pièces manuscrites... originales... de la propre main de Shakespeare... des dizaines ! Regardez les titres... *Troilus et Cressida*... *Un Conte d'hiver*... *Le travail de l'amour perdu*... Et qu'est-ce que c'est ? *Le travail de l'amour gagné* ? Évidemment, une pièce inconnue. Voici *Hamlet*. Comme je l'ai toujours soupçonné, il s'agit d'une adaptation d'une pièce plus ancienne... regardez ces ajouts interlinéaires. *Timon d'Athènes*... eh bien, quand on considère qu'à part ses signatures, il n'existe pas une seule ligne de son écriture, le contenu de cette pièce doit être absolument inestimable !

La porte à l'autre bout de la pièce s'ouvrit lentement. Encadrée dans l'ouverture, comme un portrait dessiné par une main de maître, se trouvait une silhouette qui, bien que vue pour la première fois, ressemblait à celle d'un ami familier. Impossible de se méprendre sur ce visage pâle et ovale, couronné par un front haut légèrement bombé ; ces lèvres fermes et pleines d'humour, à moitié cachées par une courte barbe auburn ; ces yeux profonds au regard perçant. C'était l'homme dont le nom vivra aussi longtemps que la langue anglaise sera parlée.

D'un pas lent, l'esprit s'avança vers nous, et nous, comme poussés par une volonté suprême et dominatrice, reculâmes pas à pas. Arrivant à la table, il étendit la main sur la pile d'écrits d'un mouvement tendre. Puis, d'un geste gracieux du bras – geste qui n'aurait pu s'acquérir autrement que sur scène – il nous montra la porte par laquelle nous étions entrés.

Je me tenais là, hébété. Mon esprit était rempli de désirs contradictoires. J'avais envie de rester, d'interroger l'apparition, d'examiner ces précieux papiers sur la table, de manipuler le « bol en vermeil » et « l'épée » qui pourraient être les mêmes articles mentionnés dans le testament du poète. Mais un étrange phénomène semblait me contraindre à obéir à cet ordre tacite. Puis, alors que je me retournais et cherchais aveuglément la porte, j'entendis au loin un faible chant de coq annonçant l'aube prochaine.

Après cela, mon esprit resta vide. Je n'avais aucun souvenir d'avoir franchi la porte secrète de séparation, et encore moins de la démonstration d'hystérie nerveuse à laquelle mes compagnons prétendent que j'avais cédé. Je ne me souvenais que de ma présence dans notre chambre, avec la porte secrète fermée et la lumière froide de l'aube d'avril filant à travers la fenêtre à battants de plomb.

— Bonjour, mon vieux. Vous vous sentez mieux ?

Wilmer était penché sur moi alors que j'étais allongé et il me tapait chaleureusement sur l'épaule.

— Vous avez reçu un choc avec ce fantôme !

Il avait enlevé son manteau et retroussé les manches de sa chemise. Il tenait à la main un long tournevis, obtenu je ne savais où.

— Je vais ouvrir cette porte secrète, continua-t-il en réponse à mon regard étonné.

— Il suffit d'appuyer sur l'œil...

Il secoua la tête.

— J'ai essayé, mais il n'y a rien à faire. La porte est bloquée.

³ *The Tempest*, Act 5, Scene 1.

— Bloquée ? Impossible ! Elle s'est ouverte facilement hier soir.

— Regardez vous-même. Là... et là... et là.

Tout en parlant, il désignait une rangée de têtes de vis encastrées au ras de la boiserie. Incrustées de rouille, elles semblaient être là depuis des années.

Je l'observai en silence se mettre au travail et, non sans difficulté, extraire les vis. Alors qu'il retira la dernière, la porte s'ouvrit d'elle-même. Un hoquet d'étonnement simultané s'échappa de nos lèvres. À la place de l'ouverture par laquelle nous étions passés il y avait à peine une heure, se dressait en face de nous un pan de mur solide. Et pas non plus un mur nouvellement construit. Le mortier était dur comme du fer ; de longues guirlandes de toiles d'araignées poussiéreuses pendaient aux briques décolorées, montrant qu'elles n'avaient pas été dérangées depuis des lustres.

Nous ne pouvions que nous regarder, sans voix.

— Étions-nous en train de rêver ou ivres lorsque nous avons franchi cette porte hier soir ? demanda Kinnaird après une pause qui sembla avoir duré des heures.

Ému par une pensée soudaine, je me dirigeai vers la fenêtre et l'ouvris. En me penchant, je regardai la surface extérieure du mur. Notre chambre jouxtait un terrain vague, et là où se trouvait la chambre de la nuit précédente, il n'y avait que du vide ! Mais en y regardant de plus près, j'aperçus des traces indubitables indiquant que la maison formait autrefois une aile d'un bâtiment beaucoup plus grand, qui avait été démoli. Je baissai les yeux. Je me frottai les yeux et regardai à nouveau. Le soleil se levait, clair et brillant derrière les pignons pointus des maisons environnantes, et à sa lumière je vis les rangées serrées de pierres brisées et tachées par le temps qui sont tout ce qui reste de la dernière demeure de William Shakespeare.